

# Spinoza Ethique I, appendice : synthèse

*Présentation de ce document : il s'agit évidemment d'une lecture très rapide de l'appendice, que vous devrez compléter au moins par la lecture de l'explication de la lettre 58 (lien ci-dessous) et l'étude attentive du plan détaillé (document distribué en cours) ; vous avez intérêt à enrichir ce travail par la consultation des liens de l'annexe.*

## INTRO

### un monde à l'envers ou comment l'homme créa un dieu à son image

- Le projet de l'appendice (voir 0.2) est de nous débarrasser d'un préjugé unique dont dérivent tous les autres : la **doctrine finaliste**, qui fait que "les hommes supposent communément que toutes les choses de la nature agissent, comme eux-mêmes, en vue d'une fin".
- Parce qu'il ignore son désir, l'homme s'invente une image de lui-même qu'il projette à la fois sur son dieu et sur le monde. En effet, il comprend sa propre action à travers les notions de **libre-arbitre** et d'**utilité** : cela le conduit à voir son dieu comme l'être ayant décidé de tout et le monde comme un ensemble de ressources mises à sa disposition par le bon-vouloir de ce dieu providentiel. Ce mécanisme qui consiste à donner à son dieu et au monde un visage humain s'appelle l'**anthropomorphisme**. À ce premier niveau de narcissisme, qui fait que l'homme s'invente un dieu à son image, s'ajoute le fantasme d'être le centre du monde : tout a été fait pour nous - on appelle ce fantasme l'**anthropocentrisme**.
- Ce que critique Spinoza, c'est donc
  - a) une fausse image de Dieu et de sa puissance infinie (superstition)
  - b) une fausse image du monde et de la causalité (causes finales)
  - c) une fausse image de l'homme et de sa liberté (valeurs)
- Il faut remarquer que a) et b) dérivent de c) mais lui donnent un fondement (inscription des valeurs dans un ordre global et un projet divin)
- pour bien comprendre la question de l'illusion du libre arbitre, voir l'explication de la lettre 58 à Schuller : <http://vventresque.free.fr/spip.php?article2>

## DÉVELOPPEMENT

### a) Deus sive Natura ("Dieu, c'est-à-dire la Nature")

- Selon Spinoza, le mot Dieu n'est qu'un terme désignant en réalité la Nature, à savoir une **substance absolument infinie**. En d'autres termes, Dieu n'est rien d'autre que l'ensemble des choses passées, présentes et à venir.
  - Cette théorie s'oppose au **dualisme** ; l'esprit et le corps sont en réalité deux expressions de la même chose et non deux substances séparables (Descartes).
  - Aussi bien la pensée que l'étendue (la matière) sont infinies mais ce ne sont que deux dimensions de la Nature parmi une infinité d'autres que nous ne connaissons pas.
    - Ici il faut remarquer que Spinoza affirme quelque chose d'invérifiable, c'est

une hypothèse métaphysique.

- La véritable liberté est la **nécessité** ou l'**auto-détermination** : ce qui est ne peut être autrement, et on parle de liberté dans la mesure où rien n'existe en dehors de la Nature, qui ne peut donc être déterminée par autre chose (contrainte). Être libre, aussi bien pour Dieu que pour l'homme, c'est agir selon une nécessité interne, selon les lois de sa nature (essence).
  - Ne pas confondre avec la prédestination, même si Spinoza utilise le mot « prédéterminé » : lorsque Spinoza parle de Dieu, il se situe du point de vue de l'éternité, où les termes *avant* et *après* n'ont pas de sens (ils n'ont de sens que pour notre esprit fini). De ce fait, l'idée de prévision n'a pas non plus de sens.
  - Du fait qu'il imagine avoir le choix, pouvoir faire indifféremment A ou B, l'homme en vient à penser que le monde pourrait être autrement, et comme le monde correspond à ses attentes, il imagine qu'il a été créé pour lui : c'est donc le résultat d'une décision bienveillante, providentielle.
- Toute la critique spinoziste consiste à montrer que l'homme imagine que ce qui le dépasse lui ressemble (**anthropomorphisme**)
  - Remarque : distinguer la superstition et la véritable foi. D'une part Spinoza rejoint un certain nombre de thèses des religions : Dieu est éternel, a un esprit infini et se caractérise par la toute-puissance. D'autre part sa critique commence au point où l'homme attribue à son/ses dieu(x) ses propres faiblesses. Par exemple, l'homme imagine que l'être parfait est capable de vouloir se venger, d'être attristé par les actions des hommes.
  - En réalité (voir annexe) la superstition est une croyance délirante qui est motivée par la crainte de l'avenir : nous cherchons à interpréter des signes de la volonté divine afin d'anticiper sur nos malheurs et de séduire les puissances occultes par des cadeaux... la véritable préoccupation de la superstition n'est pas l'éternité mais la réussite terrestre.

## **b) C'est l'œuf qui fait la poule : les dents ne sont pas plus faites pour mâcher que la vache pour faire du lait**

- Il est dans la nature de l'esprit humain, lorsqu'il se contente d'imaginer, de se poser pour chaque chose la question "pourquoi?" : pourquoi ceci plutôt que cela? C'est effectivement selon cette logique que nous faisons un choix, et aussi que nous fabriquons des objets nous permettant de bien vivre. De ce fait, nous en venons à penser que tout, même ce qui n'a pas été fait par nous, obéit à cette logique, répond à une fonction bien déterminée dans un plan d'ensemble. Bien sûr, c'est une manière de se donner un droit sur l'ensemble des choses et de se voir au centre du monde : la nature aurait été faite pour l'homme...
  - Spinoza s'attaque à la théorie des "**causes finales**" formulée par Aristote (voir document de synthèse <http://vventresque.free.fr/spip.php?article58> notamment le 1.1 et le tableau) : selon cette théorie, chaque chose a une place bien définie selon un modèle préexistant. Ainsi, toute chose s'explique par 4 causes : finale, formelle, matérielle, efficiente. Par exemple une maison est faite pour être habitée (cause finale), selon un plan qui correspond à cette fonction (cause formelle), avec des pierres et du bois (cause matérielle) que met en forme un agent, le maçon (cause efficiente).
- Outre le fait que cette doctrine finaliste se heurte au cas des choses nuisibles (par exemple une catastrophe : cela doit être la manifestation d'une colère divine, ou c'est un mal pour un bien...), ce "raisonnement" finit par confondre ce qui est et ce qui doit être, à savoir les faits et les valeurs.
  - Ainsi, pour Aristote, qui vivait au temps de l'esclavage, si l'esclave a le dos courbé, c'est une preuve qu'il est fait pour porter de lourdes charges (!!), alors que l'homme libre se tient droit. De la même manière, pour Aristote, la femme n'existe que pour

reproduire l'homme : il est bien évident que c'est l'homme qui domine, donc c'est dans l'ordre des choses (aujourd'hui nous disons évidemment que cet ordre des choses est construit par le jeu des rapports sociaux et non par la Nature).

- Aujourd'hui, la biologie s'est dégagée de cette pensée finaliste, grâce aux théories de l'évolution et de l'auto-organisation. En un sens, c'est bien cette vision de la nature débarrassée de la finalité que cherchait Spinoza.
  - Selon la théorie de l'évolution, c'est parce que nous avons des dents que nous pouvons mâcher mais ce n'est pas pour mâcher qu'elles ont été faites. Par exemple, on explique que tous les animaux viennent des océans en montrant que certains poissons avaient des nageoires et une constitution plus solides, ce qui leur a permis d'explorer la terre lorsque les eaux ne leur suffisaient plus. Par le jeu des mutations génétiques et de la sélection naturelle, ces poissons ont donné lieu à de nouvelles espèces dont les nageoires sont devenues des pattes. Aucun plan là-dedans, simplement des rapports de forces entre organisme et milieu.
  - La théorie de l'auto-organisation, qui s'est développée surtout à partir du moment où l'on a su fabriquer en laboratoire les constituants élémentaires des cellules, explique qu'il est tout à fait concevable que les premiers organismes aient émergé de réactions chimiques de plus en plus complexes, dans des conditions particulières (par exemple, les volcans sous-marins sont propices à la formation de certaines molécules). Là non plus, aucun plan préétabli mais une émergence progressive.

### c) "l'homme n'est pas un empire dans un empire"

- Spinoza propose enfin de réévaluer les valeurs qui dérivent de ce préjugé finaliste, en nous débarrassant de l'**illusion du libre-arbitre** (qui est en fait une forme d'anthropocentrisme), en nous invitant à une meilleure compréhension de **notre désir** et de ce qu'est l'**utilité**.
- Sortir de l'anthropocentrisme : l'homme ne fait pas exception aux lois de la Nature
  - le monde n'a pas été fait pour nous, et nous n'y avons pas une place particulière : nous subissons les contraintes naturelles au même titre que toutes les choses de l'univers, nous ne pouvons pas échapper aux lois de la nature (si nous arrivons à voler, ce n'est pas en brisant la loi de l'attraction universelle mais en utilisant les forces naturelles les unes contre les autres).
  - En réalité, c'est parce que nous ne nous posons pas la question de savoir ce qui nous fait vouloir ceci plutôt que cela que nous avons l'illusion de pouvoir faire ceci aussi bien que cela. Nous sommes conscients de nos désirs mais n'en connaissons pas les causes (voir la lettre 58 <http://vventresque.free.fr/spip.php?article2>). Évidemment, la théorie freudienne de l'inconscient est très proche de cette analyse.
- Acquérir une juste compréhension du désir : ce n'est pas parce qu'une chose est jugée bonne qu'on la désire, c'est parce qu'on la désire qu'elle est jugée bonne.
  - Le désir, qui définit l'essence de l'homme pour Spinoza, n'est pas un manque mais "un **effort** pour persévérer dans l'être" (s'épanouir), et la **conscience** que nous avons de cet effort. Cette conscience peut être plus ou moins adéquate ou illusoire. Elle se développe dans le temps, et l'objet que nous visons mais n'avons pas encore, nous l'appelons une "fin". Si un objet favorise le développement de notre puissance nous serons joyeux, tristes s'ils l'entrave.
  - De cette définition découle tout le problème : c'est à travers l'image des objets qui nous affectent que nous savons ce que nous désirons, et inversement nous voyons les objets selon nos désirs. Nous sommes pris dans un jeu de miroirs : c'est bien ce que signifient les expressions comme "l'amour est aveugle" ou "prendre ses désirs pour des réalités". En réalité, les choses ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises. Non seulement cela dépend des individus mais cela varie selon l'humeur d'un même individu : "La musique, par exemple, est bonne pour un mélancolique qui se lamente

sur ses maux ; pour un sourd, elle n'est ni bonne ni mauvaise."

- Distinguer les fausses valeurs et ce qui est vraiment utile
  - Bien souvent d'ailleurs, l'homme se trompe sur son véritable intérêt ou se ment à lui-même (bien souvent il espère gagner quelque chose en prétendant agir pour le bien de l'autre ou respecter son dieu). Le **véritable Bien** n'est ni une chose extérieure ni une action particulière mais une manière d'agir qui consiste à faire bon usage de la raison, de manière à être parfaitement heureux (serein, sans regrets, satisfait de notre existence parce que nous la comprenons comme un élément de l'ensemble des choses [la Nature] et savons composer de bons rapports avec nos semblables).
  - De toutes manières, le bien et le mal ne sont que des notions que l'homme invente pour guider son action, ce ne sont pas des propriétés naturelles des choses : le problème consiste déterminer ce qui est réellement bon pour nous-même et pour tous. Ainsi, nous devons comprendre que la perfection suprême ne consiste pas à avoir le choix, qui est une ignorance de ce que nous devons faire, mais savoir ce qui doit être fait et agir selon la nécessité de notre seule nature. Lorsque nous imaginons un dieu qui choisit le meilleur des mondes parmi d'autres mondes possibles, nous le voyons sous le prisme de nos propres faiblesses ; lorsque nous nous demandons pourquoi le mal a été permis par Dieu, nous oublions que le mal n'est qu'une manière de voir propre à l'homme : en réalité, chaque chose est parfaite en son genre et c'est nous qui voyons de l'imperfection en fonction des modèles que nous nous sommes inventés.

## ANNEXE

### Autre présentation de la superstition

« Si les hommes étaient capables de gouverner toute la conduite de leur vie par un dessein réglé, si la fortune leur était toujours favorable, leur âme serait libre de toute superstition. Mais comme ils sont souvent placés dans un si fâcheux état qu'ils ne peuvent prendre aucune résolution raisonnable, comme ils flottent presque toujours misérablement entre l'espérance et la crainte, pour des biens incertains qu'ils ne savent pas désirer avec mesure, leur esprit s'ouvre alors à la plus extrême crédulité ; il chancelle dans l'incertitude ; la moindre impulsion le jette en mille sens divers, et les agitations de l'espérance et de la crainte ajoutent encore à son inconstance. Du reste, observez-le en d'autres rencontres, vous le trouverez confiant dans l'avenir, plein de jactance et d'orgueil. Ce sont là des faits que personne n'ignore, je suppose, bien que la plupart des hommes, à mon avis, vivent dans l'ignorance d'eux-mêmes ; personne, je le répète, n'a pu voir les hommes sans remarquer que lorsqu'ils sont dans la prospérité, presque tous se targuent, si ignorants qu'ils puissent être, d'une telle sagesse qu'ils tiendraient à injure de recevoir un conseil. Le jour de l'adversité vient-il les surprendre, ils ne savent plus quel parti choisir : on les voit mendier du premier venu un conseil, et si inepte, si absurde, si frivole qu'on l'imagine, ils le suivent aveuglément. Mais bientôt, sur la moindre apparence, ils recommencent à espérer un meilleur avenir ou à craindre les plus grands malheurs. Qu'il leur arrive en effet, tandis qu'ils sont en proie à la crainte, quelque chose qui leur rappelle un bien ou un mal passés, ils en augurent aussitôt que l'avenir leur sera propice ou funeste ; et cent fois trompés par l'événement, ils n'en croient pas moins pour cela aux bons et aux mauvais présages. Sont-ils témoins de quelque phénomène extraordinaire et qui les frappe d'admiration, à leurs yeux c'est un prodige qui annonce le courroux des dieux, de l'Être suprême ; et ne pas fléchir sa colère par des prières et des sacrifices, c'est une impiété pour ces hommes que la superstition conduit et qui ne connaissent pas la religion. Ils

veulent que la nature entière soit complice de leur délire, et, féconds en fictions ridicules, ils l'interprètent de mille façons merveilleuses. »

Spinoza, *Traité théologico-politique*, préface

## liens complémentaires

- une lecture synthétique de l'appendice :
  - <http://denis-collin.viabloga.com/news/resume-et-explicitation-de-l-appendice-de-la-partie-i-de-l-ethique-de-spinoza>
- plus détaillé (et plus difficile à lire) :
  - <http://spinoza.fr/lecture-de-l-appendice-du-de-deo/>